

4 euros

Le Bulletin

revue trimestrielle



Carnets de voyage

septembre 2012

numéro 39



**Siège social :**

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
 Cotisation annuelle incluant
 l'abonnement au bulletin : **46 euros**
 Droits d'admission : 40 euros

Toute la correspondance doit être
 adressée à :
 Marie-Danielle Bahisson
 57 avenue des Ternes 75017 Paris
 Tél : 04 93 76 94 05

Dépot légal 3^e trimestre 2012
 ISSN 0752-3076
 COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
 DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
 AVEC LA PRÉSIDENCE

Photos 1 et 4 de couverture :
 Pierre Ponthus

Le Bulletin

Revue trimestrielle éditée
 par le Syndicat des
 Journalistes de
 la Presse Périodique

Directeur de la publication
 Marie-Danielle Bahisson

Rédactrice en chef
 Marie-Odile Carpentier
 assistée de Jean-Marie Baldner

Conception graphique et réalisation
 ad.com / Pierre Duplan

Impression
 K / Le Perreux-sur-Marne

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Syndicat**Présidente**

Marie-Danielle Bahisson

Vice-présidents

Marie-Odile Carpentier
 Jean Pigeon

Secrétaire générale

Agata Kalinowska-Bouvy

Secrétaire général adjoint

Raymond Beyeler

Trésorier

Jean-Yves Jeudy

Trésorier adjoint

Jean-Louis Sternbach

Conseil syndical

Nadine Adam

Marie-Danielle Bahisson

Claudine Bargues

Raymond Beyeler

Simone Bonifaci

Marie-Odile Carpentier

Dominique Dumarest

Baracchi Tua

Paul Dunez

Pierre Duplan

Jean-Yves Jeudy

Agata Kalinowska Bouvy

Jean Pigeon

Gilbert Pineau

Pierre Ponthus

Georges Robert

Jean-Louis Sternbach

Syndics honoraires

Jeanne-Marie Declide

Hugo Harrang

Éditorial

“ Cette famille
 d'« hommes
 aux semelles
 de vent »... ”

L'essentiel de ce numéro de votre Bulletin s'intéresse aux voyages.

Saison propice aux évasions, lassitude du contexte politique, économique, social qui ne laisse guère de place au rêve, curiosité et goût pour la découverte, les motifs de départ peuvent être nombreux. En toute modestie, j'avais écrit un petit livre il y a déjà longtemps, intitulé *Dans les pas des voyageurs d'hier*, dans lequel je « revisitais » les récits et journaux de voyages de personnages variés, remontant à l'Antiquité, passant par les croisades, les routes du commerce, puis le développement du « tourisme » proprement dit, simples voyages d'agrément. Désormais, chaque été, je relis un de ces auteurs : Mérimée, Stendhal, Victor Hugo, Flaubert, Stevenson et bien d'autres, cherchant dans leur accompagnement non seulement les descriptions qu'ils font des paysages et des villes qu'ils fréquentent, et qui, curieusement, ont souvent assez peu changé – je pense à la Corse, aux Pyrénées, au Canal du Midi, aux grèves normandes par exemple – mais aussi et peut-être surtout, à leur manière de voyager, à leurs réactions. Rire de la mauvaise humeur permanente de Stendhal, qui se plaint partout, à Lyon comme à Toulouse, des petits pavés pointus qui font mal aux pieds, du mauvais café et de la regrettable éducation des autres..., être touché par l'esprit poétique de Victor Hugo qui peut écrire une page entière à propos d'un volet d'une fenêtre, courir sur la plage avec Flaubert et marcher sous le soleil des Cévennes avec Stevenson. Etc. etc. Je ne parle pas de Nicolas Bouvier ni d'autres contemporains, mais ils s'inscrivent aussi dans cette famille d'« hommes aux semelles de vent », bien évidemment.

Que, - qui-, fuit-on dans le voyage ?
 Que, - qui-, cherche-t-on ?
 Questions récurrentes, conscientes ou non.

Départ, porte fermée sur le quotidien, la routine, les soucis de tous ordres.

Chemin vers l'inconnu. Chemin désormais facile, en principe, encore que les formalités administratives, policières, etc., soient des passages obligés souvent longs, voire exaspérants. Attentes interminables, trajectoires diverses. Mais toutes les destinations sont accessibles, sauf régimes et turbulences politiques.

Arrivée : chacun apporte ce qu'il est, sa culture, son éducation, ses goûts. Le même voyage raconté par deux personnes différentes ne livre pas la même histoire.. Tel s'intéresse au paysage, tel autre à l'architecture, tel autre à l'art, au sport, au safari... D'autres vont vers les personnes, les contacts, la vie quotidienne des autochtones, etc, etc. Les sujets de découverte sont inépuisables.

Ce qui est sûr, c'est que l'on s'emporte soi-même partout ; le voyage passé au filtre de soi-même devient unique. Revient-on différent ? L'aventure a-t-elle changé quelque chose ? Questions auxquelles seul peut répondre l'intéressé. Les récits que vous lirez plus loin évoqueront des souvenirs pour ceux qui connaissent le sujet, éveilleront la curiosité de ceux qui ne le connaissent pas ; tous ouvriront une petite porte sur la personnalité des auteurs, proposant un autre voyage vers la découverte de l'autre. C'est, à mes yeux, le voyage le plus passionnant. Bonne lecture !■

Marie-Odile Carpentier
 mardile@orange.fr

Sommaire

**Tautophonie
 calligraphique**
 Page 4

**Le billet de
 la présidente**
 Page 5

Carnets de voyage
 page 6

Rendez-vous
 page 13

A voir
 Page 14

Société
 Page 15

A lire
 Page 16

Carnets de voyage

Retour d'Indonésie

De Java à Bali, voici quelques brèves impressions d'un récent voyage effectué dans cette République d'Indonésie qui s'étend sur plus de 5000 km, de l'Asie du Sud-Est à l'Océanie.

Bali, lever de soleil

Avec ses 17 508 îles dont 6 000 habitées, l'Indonésie constitue le plus grand archipel au monde.

Il s'agit du 4^{ème} pays le plus peuplé du monde avec une population de 247 millions de personnes. C'est aussi le 1^{er} pays à majorité musulmane (80 % de la population est sunnite). La capitale est Jakarta.

Rappel historique

Morcelé en plusieurs petits royaumes de culture indienne, l'Indonésie a été dominée du VII^e au XIV^e siècle par le royaume bouddhiste de Sriwijaya installé à Sumatra. En cette période, le détroit de Malacca était un carrefour maritime majeur pour le commerce entre l'Indonésie, l'Inde et la Chine. Le réseau commercial était dominé par des marchands musulmans qui convertirent à l'islam les principautés des ports. C'est ainsi que l'islamisation gagna tout l'archipel à l'exception de Bali qui resta fidèle à l'hindouisme.

C'est en 1521 que les Portugais prirent Malacca puis que fut créée la Compagnie Hollandaise des Indes

en 1602. Cette dernière intervint avec beaucoup d'efficacité dans les affaires intérieures des sultanats javanais et facilita une colonisation hollandaise progressive. Le travail forcé fut même introduit par un certain J. Van den Bosch qui non seulement s'enrichit mais enrichit sa métropole. Plus récemment, de 1942 à 1945, le Japon occupa totalement l'archipel avec une répression féroce.

Ce n'est que le 17 août 1945 que Sukarno, alors président du parti national depuis 1927, proclama l'indépendance qui ne fut reconnue par la puissance coloniale hollandaise qu'en 1949.

En 1955, la conférence de Bandung consacre le rôle de ce nouveau pays dans le tiers monde.

En 1967, Suharto élu à la place de Sukarno, applique une politique anticommuniste et antichinoise. L'islam fondamentaliste se propage.

Les facteurs d'unicité

En tant que nouvelle nation, l'Indonésie a voulu aider au développement d'une identité commune

parmi ses 600 ethnies en définissant une langue nationale (*bahasa Indonesia* variante du malais) tout en respectant la diversité et le pluralisme des cultures.

Cette langue commune, l'indonésien, est maintenant parlée par l'ensemble des habitants, alors même que les Javanais qui représentent 50 % de la population indonésienne, auraient souhaité que le javanais soit la langue commune. Mais le calcul a été vite fait. 5 pays : la Malaisie, Singapour, Brunei, Nouvelle Guinée et l'Indonésie pouvaient parler cette nouvelle langue très proche du malais alors que le javanais était plus difficile à assimiler.

Aujourd'hui, les 124 millions de Javanais utilisent les deux langues.

La scolarisation obligatoire porte ses fruits avec un taux d'alphabétisation de 92 %. Tous les écoliers portent l'uniforme, que les écoles soient privées ou publiques.

Les données économiques

Le PIB par habitant en 2010 a été de 4 325 \$, ce qui classe l'Indoné-

sie comme 118^{ème} pays sur 180, à comparer avec la France qui est à la 25^{ème} place avec 33 820 \$.

Mais depuis ces dernières années, l'Indonésie se classe parmi les économies les plus performantes d'Asie après la Chine et l'Inde. Elle est en effet devenue un grand marché émergent d'Asie avec un PIB nominal de plus de 520 milliards de dollars, contre 2 808 milliards pour la France. Sa croissance dépasse les 5% par an. Elle est poussée par un marché domestique en pleine expansion. Comme son ouverture aux échanges extérieurs est limitée, elle peut se consacrer à sa demande domestique. La vigueur de la consommation des ménages pèse aujourd'hui pour 57 % de son PIB et se nourrit essentiellement du secteur des services. Les exportations de biens et services ont commencé à se redresser et la contribution extérieure nette a été positive, compte tenu de la baisse des importations.

Dans tout cela, le tourisme joue un grand rôle, car avec ses 7,65 millions de voyageurs, l'Indonésie a engrangé 84 milliards de recettes en 2011. C'est dire si les touristes sont appréciés à tout niveau.

Les facteurs d'attractivité du tourisme

Ils concernent la beauté naturelle des sites, le patrimoine historique et

la diversité culturelle.

Les sites les plus remarquables sont constitués par les chaînes volcaniques. 400 volcans sont encore en activité.

A Java, il faut assister depuis le belvédère du Pananjakan au lever du soleil sur les volcans du Bromo et du Semaru culminant à 3 676 m. Ce dernier est actif au point de cracher de la fumée toutes les 20 minutes environ.

Selon la légende, le BROMO aurait été creusé par un géant, avec une coquille de noix de coco, pour gagner le cœur de la fille du roi, s'il réussissait à le faire en une nuit. Mais le roi, inquiet de le voir réussir, ordonna de nourrir des coqs en pleine nuit pour qu'ils chantent avant l'aube, si bien que le géant, se croyant en retard, périt d'un infarctus en ayant accéléré ses mouvements.

Pour le patrimoine historique, il faut visiter à Java les deux temples construits entre le VIII^e et le X^e siècle : Borobudur et de Prambanan. Ces temples ont été inscrits respectivement en 1991 et 1981 au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Borobudur est le plus grand temple bouddhiste au monde avec des fresques décrivant la vie de Bouddha. Son architecture est conçue en trois niveaux représentant le corps, l'âme et l'esprit.

Prambanan est un ensemble de

Temples de Borobudur - Java.
Temples de Besakih - Bali.
Temples de Prambanan - Java.
Temples de Tanah Lot -

temples hindouistes dont les trois principaux sont dédiés à Brahma le créateur, Shiva le destructeur et Vishnu le protecteur. Le séisme de 2006 a endommagé une grande partie de ces édifices.

A Bali, il faut se promener dans les allées du temple hindouiste de Besakih situé sur le versant ouest du mont Agung, le plus haut volcan de l'île. Ses tours à onze étages rappellent les huit orientations cardinales avec la trilogie corps-âme-esprit.

De la période des sultanats, il reste à Bali le Palais royal d'Ubud où vit encore la famille du Sultan.

Et pour terminer sur un coucher de soleil, il faut aller contempler la découpe du temple de Tanah Lot se dressant sur un îlot rocheux noyé dans les vagues.

Quant à la diversité culturelle, elle s'exprime à travers la beauté des batik colorés, la délicatesse des sculptures en bois, l'apparition au détour d'une rue d'énormes animaux légendaires en papier mâché dans lesquels seront introduits les corps des défunts avant leur crémation.

C'est ce mélange de culture et de religions qui fait de l'Indonésie un pays fascinant à connaître et à visiter. ■

Pierre Ponthus

Carnets de voyage



Paris-Doha architecture et urbanisme

On entend souvent parler du Qatar par l'unique prisme de ses investissements dans l'Hexagone.

Ici une équipe sportive achetée, là des hôtels de luxe (le Martinez à Cannes mais qui était déjà américain), le tout accompagné de controverses liées à l'angoisse d'un déclin possible de notre pays. Que n'a-t-on pas dit sur le Qatar, d'autant que le Moyen-Orient nous attire comme il nous inquiète, au cœur d'enjeux internationaux majeurs.

Or la puissance financière de ce pays permet aussi la création de projets architecturaux dont l'ampleur et les desseins dépassent les clichés véhiculés dans les media à son propos. Ayant eu la chance de me rendre au Salon international de l'immobilier au printemps dernier, je me suis rendue au pavillon du Qatar où était présenté un projet novateur pour le centre de la capitale du Qatar, Doha.

Tandis que les villes anciennes telles que Paris ont toujours mélangé, par leur croissance au fil du temps, des activités diverses à proximité les unes des autres, les villes nouvelles ont séparé les activités en instituant ici des bureaux, là des résidences, là-bas des centres commerciaux. Doha propose de revenir à cette mixité des zones d'activité en les rapprochant et en les intégrant les unes aux autres par une continuité géographique et architecturale. L'homme s'apaise lorsque l'urbanisme lui permet d'être le même à travers les espaces... en gardant des éléments architecturaux du passé tout en les projetant dans l'avenir.

Il est difficile de vous décrire avec des mots les sensations ressenties lorsque devant la maquette animée de couleurs différentes j'ai pu

faire apparaître devant mes yeux les différents éléments de ce projet pour Doha, et notamment le souci de s'adapter à l'environnement physique (climat et lumière) et culturel (formes et parcours). Ce projet m'a rappelé celui que j'avais vu, mais en taille extrêmement plus réduite en Andorre, la Pleta d'Ordino où les architectes avaient réussi à construire du neuf en donnant l'impression que les constructions émergent naturellement du passé (par exemple, des maisons d'aspect totalement ancien avec des matériaux nobles mais dont les garages sont intégrés en sous-sol et invisibles à l'œil inexpérimenté).

Je pense que l'avenir de l'urbanisme et de l'architecture réside dans ce type de projets dans le droit fil de ce qu'Edward T. Hall décrivait dans *la Dimension cachée* (1966). La sensibilité d'un homme à sa culture s'exprime dans l'utilisation de l'espace, et l'utilisation de l'espace est un élément essentiel à sa culture. Lorsque je rencontrais au Pavillon Qatari John Rose, directeur de la promotion pour l'interroger sur ce projet, celui-ci insista pour me dire que l'impulsion de ce projet était venue de la Sheika Moza Bint Nasser. Ça change des tweeters et des escarpins... Et si le vrai pouvoir résidait dans l'urbanisme ? Et si les femmes se rebellaient enfin contre les espaces aseptisés et gris de l'art conceptuel appliqué à l'architecture ? Mais c'est un autre sujet, et Paris ne s'est pas fait en un jour, ni le futur Doha. ■

Vanessa Biard-Schaeffer

Les Baux-de-Provence.

Pour ceux qui s'intéressent à la beauté de la Provence, à sa lumière (qui s'amuse des anfractuosités, de cette puissante masse rocheuse et joue avec les paysages pour créer une féerie de couleurs), sa culture, les Baux-de-Provence au cœur des Alpilles, sur un plateau rocheux, dominant Arles et la Camargue, offrent un panorama exceptionnel.

La cité possède un patrimoine historique et architectural, avec ses 22 monuments classés.

La citadelle des Baux qui comprend le château et son village - « Bau » en provençal signifie « escarpement rocheux » - témoigne de l'histoire médiévale. Du château dressé au cœur de la citadelle, le donjon constitue le vestige le plus représentatif de cette architecture militaire, ancré dans le roc depuis le XII^e siècle, comme l'ultime rempart de cette forteresse imprenable.

Entraînée dans une révolte menée par Gaston d'Orléans contre son frère Louis XII, la cité des Baux est à nouveau assiégée, à la poudre et à la pioche, les hauts murs sont démantelés. L'orgueilleuse citadelle se rend définitivement au pouvoir royal. Appauvri par la perte de son rôle politique et militaire, le village voit sa population diminuer. Seuls les grands poètes provençaux, comme Frédéric Mistral ou Alphonse Daudet défendent encore ces ruines fascinantes. Elle sortira de l'oubli en 1821, grâce à la découverte scientifique d'un chimiste dénommé Berthier, qui trouve dans les environs une roche sédimentaire de couleur rougeâtre, composée d'alumine d'oxyde de fer et silice qui permet de produire l'aluminium, et la baptise « bauxite » du nom des Baux-de-Provence.

Au pied du village, les anciennes carrières sont le lieu de spectacles aux dimensions vertigineuses. Les projections d'images diffusées chaque année dans les carrières du Val d'Enfer, rebaptisées « Carrières de Lumières » se tiennent jusqu'au 6 janvier 2013, avec le spectacle



« Gauguin, Van Gogh, les peintres de la couleur ». Une nouvelle mise en lumière des carrières fait ressortir le caractère unique et insolite du lieu et la beauté minérale des carrières. De nouveaux moyens technologiques performants pour ce spectacle hors du commun donnent plus d'ampleur à la projection et prolongent ce voyage dans l'art.

Le spectacle rappelle les liens unissant Paul Gauguin et Vincent Van Gogh, et leur façon différente d'employer la couleur. Il évoque les deux parcours aux nombreuses similitudes : tous deux débutent avec des paysages du Nord : « la Bretagne pour Gauguin et les Pays-Bas pour Van Gogh » avant de rejoindre le Sud et de parvenir à un éclatement de couleurs inspiré plus tard par les îles pour Gauguin et par le Midi pour Van Gogh. En sept séquences, ce spectacle en musique invite le vi-

siteur à se plonger dans un univers d'images où les tableaux prennent vie sous ses yeux.

Après toutes ces belles émotions, le Relais et Château « La Cabro d'Or » des Baux-de-Provence, vous accueille pour un repos bien mérité et vous propose des mets tels que l'œuf de poule mollet en surprise, confit d'oignons doux au vieux parmesan et lard noir de Bigorre, quelques girolles au moussoux de fanes et huile d'olive. Le suprême de volaille fermière au citron confit risotto croquant et bouillon de basilic, artichauts et olivettes aux herbes. Pour finir, le cube au chocolat blanc et citron vert, cœur coulant au chocolat et praliné noisette, fraises marinées au caramel de fruit rouge. ■

Babette Tollet

Carrières de Lumières, route de Maillane - 13520 Les Baux-de-Provence.



*Maison flottante.
Femme du Kérala.
Épices variées et cuisine
végétarienne.*

Voyage initiatique au pays des éléphants, le Kérala

- L'Inde, le Kérala, l'ayurvéda, les éléphants. Quatre mots qui réalisent un rêve !

L'Inde, j'ai entendu tant de beaux récits de voyages ! J'avais vu les magnifiques films *La Cité de la joie* (un chirurgien part en Inde fuir ses démons, et c'est au cœur des bidonvilles de Calcutta qu'il va aider les plus déshérités...), *Slumdog millionnaire* (les fabuleuses aventures d'un Indien malchanceux qui devient milliardaire), et *Swades* : Nous le peuple (un Indien retourne à ses racines, pour aider son peuple).

L'Inde ne se raconte pas vraiment, elle se vit, elle s'expérimente, elle se ressent et elle offrira une de ses mille et une facettes, unique à

chacun, selon son propre regard, ses aspirations, ses attentes, ses recherches et besoins du moment (yoga, méditations, tourisme, paysages, photos, mantras, ashrams, temples, sagesse, maîtres spirituels, ayurvéda, etc.).

Le Kérala, dans les langues locales, veut dire richesse et prospérité et est appelé « Pays des Dieux » (pour sa richesse en eau, sa végétation et donc nourriture ! personne ne manque de quoi manger dans cette région !) Il est situé dans le sud de l'Inde.

Les habitants ont un accueil chaleureux, les paysages offrent pal-

miers, cocotiers, champs où se prélassent buffles et chèvres... La région est riche d'épices, de fruits, de légumes.

C'est un melting-pot de religions ; hindouistes, bouddhistes, animistes, chrétiens, juifs, musulmans s'y côtoient. Cette région est communiste ; il y a régulièrement des grèves chez les employés, et il est très difficile de diriger une entreprise.

Après un long voyage, mon avion atterri à Cochin, port industriel. Ce qui caractérise cette ville, c'est la multitude d'architectures et d'atmosphères, la multitude de religions différentes.

À une heure environ, se trouve Trichur, « ville d'arts », avec ses nombreux festivals, danses, manifestations, temples et à une heure environ aussi, se situe Tripprayar, « ville des éléphants », et c'est à « l'Ayurgarden Resort » que je vais expérimenter une cure ayurvédique !

- **Ayurvéda**

J'avais entendu parler des massages ayurvédiques et des fameuses huiles qui coulent sur le front. Je découvre que c'est la médecine indienne traditionnelle.

Le mot Ayurvéda est un terme sanscrit qui signifie « Science de La Vie ». Ayur veut dire vie, et véda, connaissance. Il est basé sur trois principes de base ; Vata qui est élément air et éther, Pitta feu et eau, Kapha, eau et terre. Ils gouvernent toutes les fonctions biologiques, psychologiques et physiopathologiques du corps, de l'esprit et de la conscience. Il inclut méditation, façon de se nourrir sainement, de respecter les bons rythmes pour le corps, une hygiène spécifique du corps, du mental, des pensées, mantras, rituels pour calmer son esprit et acquérir un sentiment de paix.

À l'arrivée, je reçois un joli collier de jasmin odorant - les hommes en reçoivent ornés de fleurs différentes -, ainsi qu'un point rouge au milieu du front (sur le troisième œil).

Je suis sympathiquement installée

face au fleuve Tripprayar, avec vue sur l'eau où glissent des barques, et entouré de palmiers longs et fins où grimpent de petits écureuils gris.

Le médecin local prend votre pouls pour déterminer votre état ainsi que les soins adéquats. Les journées sont rythmées par des méditations au lever et au coucher du soleil, parfois face à la mer, par les massages à quatre mains (deux personnes pour avoir les mêmes mouvements de chaque côté du corps), par des écoulements d'huile de presque une heure sur le front, chaud ou froid selon l'état, soins du visage avec une multitude de fruits, citrons, oranges, papayes, bananes... Il y a l'onctuosité et l'odeur ! par des conférences, etc.

Des mantras sont récités avant chaque soin, chaque boisson, chaque médicament de plantes.

Les repas ayurvédiques sont végétariens, pleins d'épices variées ; curcuma, clous de girofle, cardamome, gingembre, cumin, curry, souvent à base de noix de coco, de riz basmati, de soupes de légumes parfumées aux épices, de chutney de mangue ou coco, des mélanges de légumes, épinards, betteraves, oignons, des galettes de céréales variées, des jus de fruits et légumes frais.

En boisson, il y a le fameux « tchaï »,

thé au lait et aux épices, le « lassi », yaourt liquide avec fruits ou épices. Un grand régal pour les sens, l'odorat, le goût, la vue.

J'ai pu visiter plusieurs temples, dont celui très particulier de Shankara, grand Initié à Kaladi, une tour impressionnante rouge, où est dessinée toute sa vie d'être illuminé, non loin de l'ashram. Celui de Krishna, dieu de l'amour et de la famille.

- **Les éléphants**

Les éléphants, je souhaitais en voir un de près, et j'ai eu la bénédiction de pouvoir grimper sur le dos de l'un d'eux ! Ils sont impressionnants par leur taille, ils symbolisent la sagesse, la force tranquille, la stabilité et portent bonheur. D'un coup de patte, ils pourraient écraser leur cornac, mais ils leur obéissent avec docilité.

J'ai été comblée au « Guruvayur Devaswom Punnathur Kotta », parc de 62 éléphants qui travaillent pour les temples. C'est émouvant de les voir se laisser laver par plusieurs Indiens qui les frottent pendant qu'ils restent sagement couchés ! C'est magique, car où que vous regardiez, il y a des éléphants, à perte de vue.

Carnets de voyage



Guruvayur Devaswom
Punnathur Kotta

En parlant des éléphants, il est primordial d'évoquer Ganesh, dieu védique, maître des obstacles, de la connaissance et du bonheur. Tous les Indiens l'honorent, il est partout, voitures, taxis, restaurants, magasins, maisons, bijoux, sculptures... c'est la divinité la plus populaire de l'Inde. Il est doté d'une tête d'éléphant et d'un corps au ventre rebondi.

L'Inde est le pays où il y a le plus de grands maîtres ; Swami Shivananda, Swami Ramdas, Ramana Maharshi. Les aspirants choisiront celui qui leur conviendra le mieux.

- Coutumes indiennes

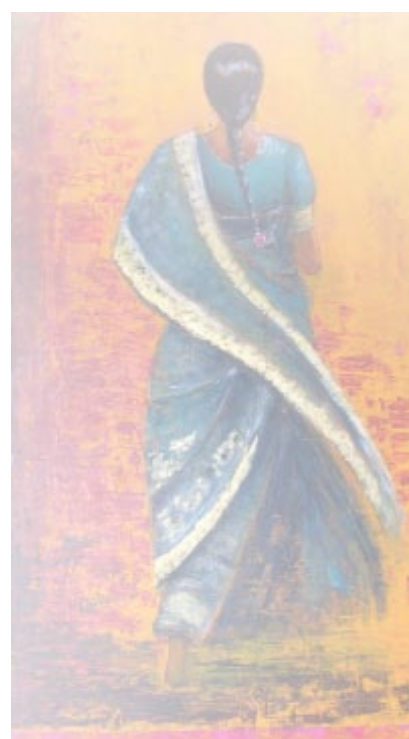
Les Indiens se lavent avec un seau d'eau, mangent avec la main droite, car la gauche est considérée comme impure, servant à l'usage des toilettes, où il n'y a pas de papier, mais de l'eau. Ils ne mettent jamais de vêtements déjà portés. Si l'on est enchanté par le côté

lumineux de l'Inde, il faut aussi rester objectif et oser voir le côté sombre, le fait qu'elle est considérée comme le premier pays de la corruption, avant la Russie et l'Afrique. Au Kérala, 80% environ de la population est alcoolique, les hommes consomment beaucoup de films pornos. La femme est confrontée à beaucoup d'épreuves, face au divorce, au fait de pouvoir vivre seule, pour le mariage - aucun homme ne veut d'une femme à la peau trop foncée, sauf si elle a un excellent travail - et il y a une course au matérialisme.

« L'Inde n'a pas besoin de combats, mais d'égalité et de meilleures conditions de vie pour les basses castes et les femmes ». Phoolan Devi « Reine des bandits ». ■

Nadine Adam

Philippe Maugars, *Méditations et réalisation de soi, et Ayurvéda et développement spirituel*, Guy Trédaniel éditeur.



Rendez-vous

Petites lettres de Rome

Dans chaque numéro, nous retrouverons la chronique proposée par notre consœur Dominique Dumarest-Baracchi Tua, qui habite Rome depuis un an. « Mes lettres de Rome », dit-elle, se veulent une causerie culturelle et sociétale, par quelqu'un d'étranger mais qui connaît et vit Rome de l'intérieur. Je ne veux pas parler sous un angle touristique et je ne veux pas non plus porter de jugements politiques ; mes anecdotes peuvent manier l'ironie mais jamais le sarcasme ; j'essaie de raconter des choses originales, en tout cas vécues. »

L'Italie est coutumière des tremblements de terre. Nous, de Rome, nous nous sommes tous inquiétés après les terribles dégâts en Emilie Romagne que cela avait causés : les 20 et 29 mai derniers, villages détruits, personnes tout à coup sans rien ; et de plus, toute la richesse commerciale d'une région menacée : les entrepôts contenant les énormes roues (de 40kg) de parmesan s'étant écroulés, différents organismes et le ministère des Affaires étrangères nous ont sollicités pour racheter des morceaux de ce fromage emblématique arrivé à quasi maturation. C'est comme cela que je me retrouve en avoir 5 kg en petits bouts dans mon frigidaire. Vous comprendrez, j'espère, que si je privilégie l'anecdote, c'est également pour ne pas rajouter aux soucis que nous avons tous de la crise aigüe que traversent l'Italie comme la France. Croyez-moi, cette crise se vit au quotidien ici aussi, avec son lot de manifestations, de drames et de coupures drastiques.

Je retourne donc à vous distraire :

Le 4 juillet, tournant une page de mon quotidien italien, je sursaute à lire un entrefilet : "Vendredi, grève des transports/ Lollobrigida convoque les syndicats". Quoi ??? Lollobrigida se lance dans la politique ? Comme c'est incongru ! et à son âge en plus ! En fait s'y accole un peu plus bas le prénom "Francesco" et il s'agit donc de l'Assesseur Régional aux Transports... Comme quoi, certains noms de famille sont phagocytés par le drapeau claquant de la célébrité.

Réaction première qui me paraît en-

suite d'autant plus primitive et sottise, justement, LA Lollobrigida (Gina, « classe » - comme on dit ici au lieu de "née en" 19... ?), je l'apprécie, beaucoup et aussi pour sa féminité d'allure, intacte à la force de la volonté, telle que j'ai pu l'admirer il y a peu.

J'étais en effet déjeunant en plein air à ma Trattoria préférée.

Une électricité indéfinie dans l'air me fait me retourner et je me rends compte que s'est assise derrière nous tous, à l'écart, une idole : cheveux sombres casquant haut un ovale plein et parfait pétrifié dans une blancheur irréaliste et taille encore bien prise au milieu des générosités du haut et du bas ; elle était accompagnée d'un petit jeune d'une soixantaine d'années, beau ma foi. C'était ELLE ! Hors âge et sublime.

Une autre moins sublime mais tout aussi admirable pour moi était cette cantatrice interprétant l'amoureuse dans *Tosca* ; ce n'était pas à l'Opéra mais - en version abrégée, en soirée quand même et dans la touffeur de fin mai -, dans une des salles du musée Napoleonico. Cette artiste lyrique était très grosse et vraiment âgée, « bijoutée » et chamarrée, mais la voix avait de grands moments et surtout elle incarnait la Femme en mettant en scène son personnage ; pour échapper à la concupiscence de son tourmenteur, elle avait des mouvements de bras et de main d'une exquise retenue ; c'était si juste que tout ridicule s'évanouissait.

Lorsqu'un jour vous longerez le Tibre aux alentours du château Saint-Ange, allez donc au musée

Napoleonico. C'était auparavant la demeure du comte Giuseppe Primoli, descendant de la branche romaine de Lucien Bonaparte le frère rebelle de Napoléon, et neveu de la princesse Mathilde dont il fréquentait le salon à Paris. Les meubles Empire, les tableaux de peintres fameux, les dessins rares (comme celui de Madame Mère dans sa vieillesse, alors qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesch piazza Venezia un palais, toujours reconnaissable à sa longue terrasse couverte peinte à fresques mais maintenant siège d'une banque), les tabatières comme les vêtements de cour, les photos fin XIX^e comme un moulage en plâtre du... sein de la princesse Pauline Borghese née Paoletta Bonaparte (Canova pourra ainsi parfaire sa statue fameuse de la Villa Borghese).

Outre sa richesse et le renouvellement constant de ses expositions temporaires (qui se retrouvent parfois à Boulogne-Billancourt à la Bibliothèque Marmottan), le musée Napoleonico est un lieu accueillant dès l'entrée avec sa grande porte vitrée, ses activités classiques mais point passéesistes, et dirigé depuis toujours par la chère doctoresse Gorgone - je la connais depuis l'époque où ce n'était qu'un endroit "secret" et non muséal, qui s'entrouvrirait aux chercheurs ! Il jouxte aussi la Fondation Mario Praz, dans l'appartement d'un collectionneur passionné dont je vous parlerai une autre fois. ■

Dominique Dumarest-Baracchi Tua



À voir

Tom Wesselmann

La Galerie Lansberg a exposé un artiste emblématique du Pop'Art

À approcher ici la jubilation des couleurs et les avantages de ces « Grands nus américains », on déplore, plus vivement encore, la parcimonie et les désarrois contemporains. C'est sans doute pourquoi Kerouac fait à nouveau la route (*On the road*, W. Salles). En tout cas, après Basquiat, Pascal Lansberg sait judicieusement partager ses choix. De brillantes et sensuelles œuvres Pop rayonnèrent, rue de Seine, jusque dans son bureau (*Great American Nude*, 1966). Et, toute proportion gardée, on pense au traitement soigné de la silhouette et de l'espace qu'Ingres apporta à l'art du portrait. Après des études de psychologie à Cincinnati, Wesselmann (1931-2004) se tourna à New York vers les Beaux-Arts en intégrant la Cooper

Union School for Arts. Il ne s'attarda pas cependant, comme ses confrères Rauschenberg ou Jasper Johns, au questionnement sur la nature de l'Art. Chez lui, il surgit plus naturellement du désir que d'une stratégie intellectuelle. Et notre artiste jugea plus subtil de détourner l'objet de consommation que de vitupérer l'époque. On le constate dans la pièce historique, *Still life 28* (1963), où il transfère avec humour et peut-être une forme d'affection détachée, le prosaïsme du quotidien. Pour que chacun sans doute se prémunisse contre l'analphabétisme commercial et la dilution des jours. L'assemblage interrogé. Cette iconographie souvent empruntée aux images de masse s'insérait alors dans un mouve-

ment plus vaste de controverse, musical, libertaire, hédoniste. Le peintre anticipait. Et, dans l'esprit confit précédant l'actualité 68, son évocation récurrente de femmes libres, consentantes et lascives, fut diversement appréciée. Wesselmann ne négligea aucun travail sur la forme. On le constate dans la série majeure des *Bedroom Paintings* que la galerie évoqua par une huile sur toile de 1968. Un fragment féminin d'une réjouissante proximité y est, avec suavité, confronté à la fleur et au fruit. Divers matériaux de fabrication, parfois, font support : aluminium, carton, plexiglas. Un traitement de surface novateur illumine (*Liquitex*), dont les composants colorisaient l'industrie. L'artiste découvre l'œuvre de Matisse dès 1960. Le maître deviendra une référence majeure. Le catalogue met d'ailleurs justement en relation le remarquable *Still life with Goldfish and Nude* (1999) avec *Poissons rouges et sculptures*. Les *Nus bleus*, aussi, inspirent : à l'étage, le galeriste nous présente l'œuvre des années ultimes. Grands formats limpides, intimité des pastels et fusains où, insoucieuse, l'égérie s'émancipe, sous l'élan raisonné de la ligne (*Pat Nude*). Le dernier nu, malgré la légende (*Sunset Nude*, 2004), est loin d'être crépusculaire. La créature condamnée demeure éminemment vivante. Alanguie aux tropiques dans l'exaltation des couleurs, elle proclame le pur plaisir de la contemplation. ■

Raymond Beyeler

Galerie Pascal Lansberg -
36 rue de Seine Paris 6^{ème}
(Du 27 avril au 30 juin 2012.)



Tom Wesselmann, *Study for bedroom blonde*, crayon et liquitex sur papier, 1985.

Société



La Loi du 3 juin 2010 relative au « Grand Paris »¹ se définit selon son article 1^{er} comme un projet urbain, social, économique, d'intérêt national, qui unit les territoires de la Région Île-de-France. Sa conception amène à une réflexion sur l'histoire de Paris et son expansion dans le passé.

La première expansion organisée systématiquement par une autorité officielle apparaît avec le Second Empire sous l'autorité de l'Empereur Napoléon III et du Préfet Haussmann. Les limites du Paris de 1851 étaient celles de l'époque de Louis XIV, une ville partagée en douze arrondissements avec une superficie de 3 200 hectares. Le recensement de 1851 dénombrait 100 000 habitants. Il apparut, à cette époque, qu'une fusion avec les communes limitrophes aurait un grand intérêt². Après des enquêtes publiques, le Corps législatif et le Sénat se prononcèrent pour l'annexion des communes à la Capitale à partir du 1er janvier 1860. Un total de onze communes fut absorbé et Paris passa à vingt arrondissements et 7 000 hectares, c'est la ville que nous connaissons aujourd'hui. Cependant, l'expansion industrielle s'est poursuivie depuis autour de la Capitale, parfois d'une façon désordonnée, donnant à la banlieue une notoriété

un peu négative avec, en particulier, la « zone » composée de territoires officiellement non constructibles. Aussi, dans les premières années du XX^e siècle, le gouvernement mit en place une Commission d'extension de Paris qui présentait un projet de mise en place d'un Grand Paris. En 1928, avec le Plan Prost, la Région parisienne voyait le jour et, en 1961, le District de la Région parisienne était créé, remplacé en 1976 par la Région Île-de-France. C'est dans ce contexte que vient apparaître la Loi de 2010 qui comporte 36 articles. Son Titre I prévoit la création d'un réseau de transport public de voyageurs avec un métro automatique de 150km, en rocade autour de l'agglomération, avec une vitesse de 160 km/h et une quarantaine de gares à construire avant 2023. Autour de ce « squelette » de transports, des aménagements territoriaux doivent créer avec des contrats de développement - dont 17 existent déjà - des activités, et construire 70 000 logements.

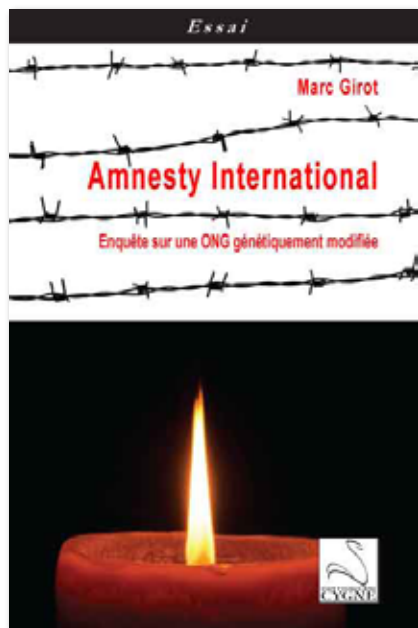
Le Titre II de la Loi concerne la constitution de la Société du Grand Paris, établissement public de l'Etat, qui a la mission de concevoir, d'élaborer, de coordonner et de conduire les travaux à réaliser. Le Décret d'application de la Loi est paru moins d'un mois après sa promulgation, la Société est déjà dotée d'un budget et fonctionne. Le Titre IV bénéficie de son Décret d'application le 3 août 2010 qui crée l'établissement public de Paris-Satory ayant mission de coordonner les pôles technologiques du plateau de Saclay sur un campus de 9 km². Sur le plan concret, on peut citer actuellement, en janvier 2012, la mise en place, à Saint-Denis, de contrats de développement territoriaux et, aussi, la création d'un Groupement d'intérêts économiques entre les Ports autonomes de Paris, Rouen et Le Havre, qui contribueront à encadrer l'évolution économique le long de la Seine. Nous aboutirons finalement, avec le prolongement jusqu'à la Manche, à faire de Paris une « Ville Monde », comme Londres, New York et Tokyo. ■

Georges Robert

1. Journal Officiel n°0128 du 5 juin 2010.
2. Académie du Second Empire, Bulletin n° 19, 5 rue Rude 75116 Paris.

À lire

Enquête sur une ONG génétiquement modifiée



Qu'on soit militant actif ou passif, simple spectateur des politiques et des aléas, nationaux et mondiaux, les Organisations Non Gouvernementales participent de notre quotidien : informations et interventions sur le terrain, interviews de responsables, dénonciations, sollicitations dans la rue ou les boîtes aux lettres, signatures de pétitions, l'action d'aucune des grandes ONG ne nous est inconnue. Pourtant, elles se résument bien souvent dans le magma informationnel à un nom et à un engagement humanitaire spécifique. Hors de quelques affaires retentissantes et de conflits de pouvoir qui projettent leurs dirigeants sur la scène médiatique, leur organisation interne, leur stratégie, leur implantation, leurs positions et réseaux politiques restent pour la majorité d'entre nous nébuleux,

enfermés dans la globalité d'une image monolithique et pérenne. Le premier mérite du livre de Marc Girot est de dire et de montrer que, comme tout groupe social, comme toute institution, les ONG, même lorsqu'elles ont acquis dans le public un statut de légende, une aura d'organisation irréprochable, sont des organismes vivants au sein desquels les militants vieillissent, quelquefois s'usent et ne se comprennent plus, où s'affrontent des lignes politiques et des individualités, se nouent des conflits de pouvoir et de stratégies plus ou moins poreux aux relations extérieures, se développent, au milieu même des victoires, des malaises, révélés par exemple par les silences entretenus des amitiés particulières (Moazzam Begg, ancien détenu de Guantanamo et thuriféraire du régime taliban en Afghanistan) ou de la fermeture de la Section indienne au moment des affrontements communautaires : « Amnesty est une organisation paradoxale, ambivalente, à la fois puissante et éminemment fragile, offensive et sur le recul, connue et secrète, démocratique et autoritaire, héritière de fortes traditions mais aussi embarrassée par elles, tentée de les rejeter, au risque de se dénaturer et de se perdre ». Bénévole et un temps employé par Amnesty International comme rédacteur en chef du mensuel de la Section française, Marc Girot connaît suffisamment bien Amnesty International pour proposer un livre, écrit à la première personne, qui ne soit ni un réquisitoire, ni une hagiographie, un livre documenté qui s'adresse autant aux adhérents, aux sympathisants qu'à toute per-

sonne convaincue que les droits de l'homme sont toujours un combat nécessaire. Le livre s'ouvre sur l'image écornée d'Amnesty International par les révélations de la presse en 2011 autour du départ de la secrétaire générale Irène Kahn et de son adjointe, crise provoquée par l'aboutissement du lent processus de la professionnalisation des cadres et des procédures de l'organisation dans ce qui est aujourd'hui un « marché » concurrentiel des droits de l'homme où chaque organisation est une « marque » tenue à rester sous les projecteurs médiatiques et à rendre des comptes. Marc Girot s'interroge sur la « fétichisation » acclamée des droits politiques et leur conjugaison nouvelle par Amnesty International avec les droits économiques et sociaux qui les conditionnent : la signature et la ratification de la Convention d'Oslo sur les armes à sous-munition par certains États est-elle le gage de leur éradication ? La reconnaissance par la loi de l'homosexualité vaut-elle la non discrimination ? Dans l'évolution historique d'Amnesty International, il diagnostique de la schizophrénie à tenir ensemble sa tradition de lutte modeste, austère et rigoureuse, pour le respect des droits civils et politiques, la liberté d'opinion et d'expression, contre l'arbitraire, la torture et les traitements cruels et inhumains – « nommer et faire honte » –, et sa vocation contemporaine « compassionnelle et sentimentale » de militantisme social et altermondialiste ; à marier la défense du prisonnier individuel et l'engagement pour les victimes anonymes des politiques

économiques et sociales ; à coalescer les discours de la neutralité et de l'impartialité traditionnelles et ceux d'une militance aux accents progressistes. Il examine le basculement du Conseil exécutif international (la direction élue du mouvement), avec un respect tout relatif de la démocratie dans la décision, du côté de l'interventionnisme, du recours à la force armée – paradoxe de l'urgence mais aussi rivalité avec Human Right Watch –, lors du soutien au déploiement des Casques bleus de l'ONU en République démocratique du Congo et au Tchad. Si Amnesty international connaît bien alors les contradictions et les limites politiques et diplomatiques des missions onusiennes qui n'empêchent pas les factions de s'affronter au détriment des populations civiles, elle maintient une « fiction narrative » sur les raisons d'espérer, sans les relever publiquement. S'ouvre alors, avec l'affirmation des absolus relatifs et l'engrenage de la realpolitik, l'ère du soupçon et de la défiance.

En retraçant sans concession l'histoire d'Amnesty International – y compris sa geste des années soixante – depuis l'« Appel pour l'amnistie » de Peter Benenson en 1961 jusqu'aux Plans stratégiques intégrés de des années 2000-2010 activés par des Plans opérationnels biannuels dans lesquels la croissance tend à devenir l'objectif, Marc Girot, avant d'esquisser les avènements possibles ou probables (One Amnesty, Amnesty filialisée, Amnesty éclatée) démontre, exemples disséqués à l'appui, comment et pourquoi s'est opérée cette mutation de la cause et des moyens,

Poésie

LA MER DANS L'ÂME

Nous avons suivi tous les vaisseaux de Chatard, depuis *Bruit d'escalier* (1967). Notre poète de prédilection a, depuis, construit son œuvre dense et exigeante : quarante ouvrages de passion, de révolte, d'enthousiasme et de mélancolie, d'une grande qualité formelle.

À travers ses aventures maritimes, il n'a cessé de suggérer l'essentiel qui demeure à jamais indicible. Avec son dernier recueil *Et toute la plage s'effondre, tu sais bien*, on retrouve avec émotion ses poèmes inventifs d'une subtilité pénétrante : *Les ports sont des vaisseaux serts dans l'abandon*.

La douleur est prégnante dans ce voyage intérieur exposé au péril et au doute, mais propice aux émois et aux souvenirs (*le temps de chavirer le pôle et de courber midi*). Cette lucidité tragique, infiniment humaine, trace sa route sans faillir entre nos faiblesses et nos aspirations. *On était matelot pour les clartés du pire*. Mais n'oublions pas que Jean Chatard fut le fondateur des revues *Soleil des loups* et, avec

Robert Momeux et Guy Malouvier notamment, du *Puits de l'ermite*, qui firent connaître nombre de poètes aujourd'hui de référence. Désormais, ses critiques toujours justes et fraternelles sont publiées par de notables revues.

Traduit en plusieurs langues, l'auteur nous révèle un monde sensible, sincère et profond, ennemi des artifices, où l'on entend craquer la coque, bruiser les voiles, murmurer l'équipage. On y pressent, comme en mer, le danger et l'apaisement, l'irréductible et l'inachevé.

Car, affirme Bachelard (*L'Eau et les rêves*), aucun avantage ne légitime le risque de partir en mer – et, oserons-nous ajouter, en poésie – sauf un dessein chimérique. Quiconque d'ailleurs aurait lu J. Conrad, particulièrement *La Ligne d'ombre*, y trouverait d'évidentes affinités, un univers, nous dit Chatard, où

*On pouvait voir les haubans
de nos chansons de geste
posés sur les grands fonds* ■

R.B.

Jean Chatard, *Et toute la plage s'effondre, tu sais bien*, Sac à mots éditions, 56 pages, juin 2012.

d'une « maison » à une entreprise à la « volonté de retour sur investissement » ; comment elle a été imposée, vécue et digérée par les adhérents ; comment, sous la commande de l'actualité, ont évolué les Rapports annuels d'Amnesty International comme les plaquettes des différentes sections, leur exhaustivité, leur rigueur et leur crédibilité ; comment la morale universaliste s'est muée en spécifications des droits dans une multiplication et une déclinaison multiculturaliste des causes, un accroissement et une diversification des buts qui servent et desservent à la fois la cause des droits de l'homme.

L'analyse approfondie des organes,

des fonctions et des fonctionnements, des mutations, des comportements et des stratégies d'Amnesty International, tenant à la fois du témoignage, de l'enquête et de l'essai, à l'écriture illustrée et rigoureuse, fait de ce livre bien plus que l'ouvrage de référence sur l'ONG qu'il est appelé à devenir, un livre où tout honnête homme trouve matière à penser le monde et les informations qu'il en perçoit, à prendre du recul sur ses propres positions et actions sur les droits de l'homme comme sur leur évolution. ■

Jean-Marie Baldner

Marc Girot, *Amnesty International. Enquête sur une ONG génétiquement modifiée*, Paris, Éditions du Cygne, 2011.

À lire

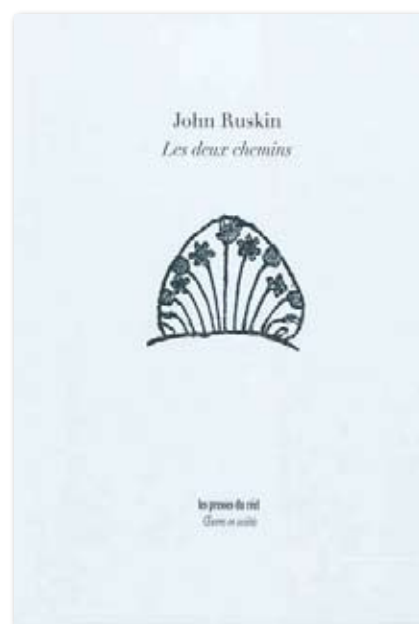
Les deux chemins, les arts entre créativité et asphyxie

« Pourquoi lire John Ruskin au XXI^e siècle ? » interroge Frédérique Campbell en tête de la préface à sa traduction. On pourrait tout aussi bien déranger la question et se demander : « Les références aujourd'hui nombreuses à John Ruskin sont-elles l'indice d'un regain de la lecture de ses œuvres ? » La question, qui n'est pas uniquement liée au retour d'intérêt pour les Préraphaélites et le symbolisme, n'est pas innocente et les éditions ou rééditions récentes des traductions françaises de ses œuvres, notamment en format poche, semblent confirmer ces tendances. Il n'existait pas de traduction de la série de conférences qui compose *Les deux chemins* et on ne peut que se réjouir de la mise à disposition du public francophone d'une belle édition des textes de l'édition de référence par E. T. Cook et Alexander Wedderburn des cinq conférences de 1857-1859, accompagnée de la préface de 1859 et des illustrations présentées en pleine page : « L'influence destructrice de l'art conventionnel sur les nations » ; « L'unité de l'art » ; « La manufacture moderne et le dessin » ; « L'influence de l'imagination dans l'architecture » ; « Le fer, la nature, l'art et la politique ».

Mais revenons à la question initiale de la traductrice. Théoricien révolté par l'exploitation physique et l'appauvrissement intellectuel qu'entraîne la mécanisation du travail, par l'ornementation et la pratique artistique détachées de l'observation et de l'étude de la nature et de l'homme, le critique pédagogue John Ruskin s'adresse aussi bien aux spécialistes de l'art,

aux artisans et aux architectes en formation qu'au public le plus large, pour leur marteler, dans une rhétorique subtile, quelquefois ironique et sans réplique, que l'art en soi, l'art purement formel, calculé, est incapable de se renouveler ; que son absence d'empathie, de force vitale, son incapacité à interpréter la nature et le monde, à rechercher et découvrir la vérité, sa carence de tendresse, d'émotion et d'amour, ne peuvent conduire qu'à la barbarie. Défenseur et promoteur de l'architecture gothique, notamment vénitienne, encore décriée à son époque, d'artistes considérés plus ou moins comme mineurs ou délaissés, il s'engage, avec les convictions tranchées de son temps, pour une reconnaissance des arts appliqués à l'égal des beaux-arts et pour une formation des artisans de la modernité à l'égal de celle des artistes, allant jusqu'à vouloir imposer d'une part aux apprentis décorateurs d'acquiescer la science du dessin et de la sculpture des formes naturelles et de la figure humaine, d'autre part aux architectes de se faire leurs propres sculpteurs pour ouvrir le champ de l'imagination à leurs constructions.

Pour les artistes dont il commente les œuvres (Tintoret, Titien, Turner, William Holman Hunt...), comme pour les qualités du fer et les taches de rouille dans les fontaines et les monuments, il insiste sur l'alliance de la saine connaissance et du plaisir naturel, de la part morale de l'imagination et de l'importance du travail de l'artiste et de l'artisan, sur les correspondances entre les arts, pour construire une façon de regarder les œuvres et d'en parler :



voir la totalité, comme une composition musicale, sans accorder plus d'attention à tel ou tel aspect de l'œuvre.

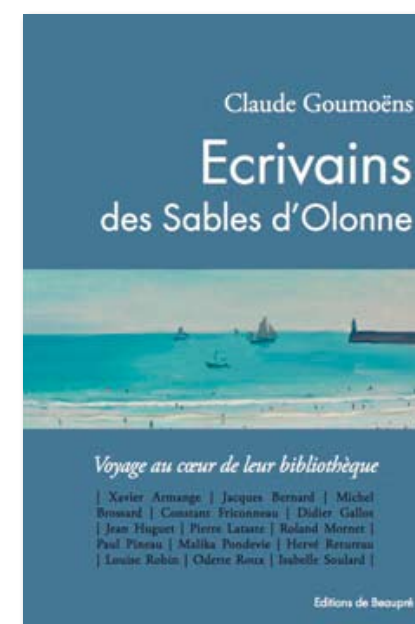
La traduction que propose Frédérique Campbell permet de saisir, dans une expression riche et claire, la complexité et la modernité d'une pensée, tant pour comprendre les œuvres, les interrogations et les enjeux plastiques et politiques de son époque que pour étayer la connaissance et la critique de l'évolution des beaux-arts et des arts appliqués contemporains, entre créativité et asphyxie. ■

J.-M.B.

John Ruskin, *Les deux chemins. Conférences sur l'art et ses applications à la décoration et à la manufacture (1858-1859)*, traduction Frédérique Campbell, Paris, Les presses du réel, Collection Œuvres en sociétés, 2011.

Écrivains de Vendée

Sablaise depuis vingt ans, Claude Goumoens, ex-conservatrice de bibliothèque à Paris puis au pays des Olonnes, consacre de nos jours sa vie à l'écriture. Après avoir longtemps conseillé les habitués des bibliothèques sur des choix de livres d'écrivains locaux comme Paul Toublanc, Jean Hugué, Jean Yole, Hervé Retureau et des nombreux autres, elle a eu l'idée d'aller à la rencontre de quatorze écrivains des Sables d'Olonne qu'elle a côtoyés dans sa vie professionnelle. Tout a commencé parmi les rayonnages de Jean Hugué, la célébrité locale, et Geneviève, son épouse a livré à l'auteur de cet ouvrage bien des enseignements que Claude Goumoens a retransmis avec justesse, émotion, avec sa plume alerte, et tellement juste que nous pouvons revivre les scènes.



Rappelons que Jean Hugué nous a quittés il y a six ans, avec la simplicité qui était la sienne, comme sur la pointe des pieds, dans son silence, rejoignant ainsi sa solitude.

Jean Hugué fait partie de ces personnes qui se sont toujours remises en question, comme tous ceux qui bénéficient d'un talent fou, qui peuvent passer de l'artistique à l'intellectuel, et qui ne ménagent jamais leurs peines pour aider leur prochain, ce sont de vrais humanistes, et ils ne sont pas et n'aiment pas être médiatisés comme tous ces gens de nos plateaux de télévision ou à la radio. Les Japonais les nomment : les trésors nationaux vivants. Professeur, écrivain, libraire, Jean Hugué devint Président du Syndicat National des libraires de France, sa bibliographie comprend une cinquantaine d'ouvrages, davantage si l'on compte les participations collectives, les traductions.

Sa maison chaumoise est devenue « Maison d'Écrivain », la 115^{ème}, et Claude a montré toute sa compétence aussi en décrivant les bibliothèques privées des autres auteurs, remplies de trésors de lecture et de secrets de vie d'écrivains.

Un ouvrage à lire de toute urgence car il montre un monde presque révolu où les paradigmes, paramètres, intérêts, modèles ont changé emportés par le flot financier. ■

Jean-Claude Santier

Claude Goumoens, *Écrivains des Sables d'Olonne*, Éditions de Beaupré.

Des nouvelles de nos confrères

Paul Duchein expose ses boîtes *Les chambres de l'imaginaire* à la Maison des Mémoires, 53 rue de Verdun à Carcassonne, du 28 septembre au 24 novembre. Plus de renseignements sur www.surrealism.fr

Cotisation 2013

Pensez à votre cotisation pour le renouvellement 2013 de votre carte de membre du SJPP, soit **46 €** à envoyer par chèque à l'ordre du SJPP et à l'adresse de :

Jean-Yves Jeudy,
13, villa Bellevue, 75019 Paris

Votre bulletin par courriel

Si vous souhaitez recevoir ce bulletin par mail, au format pdf, merci d'adresser un courriel à Ad.com à l'adresse suivante : a.duplan@free.fr





Temple de Borobudur - Java

